SALLUSTE

La Guerre de Jugurtha

Traduit du latin par
NICOLAS GHIGLION

ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IVe
2017

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

TITRE ORIGINAL
Bellum Jugurthinum

Le texte latin suivi est celui de la Collection des Universités de France : *La Conjuration de Catilina, La Guerre de Jugurtha, fragments des Histoires*, Paris, Les Belles-Lettres, 2012. Nous avons également consulté l'édition de la Loeb Classical Library : *Sallust I, The War with Catiline, The War with Jugurtha*, Cambridge (Mass.) ; London, Harvard University Press, 2013.
Image de couverture : gravure décrivant la bataille entre Jugurtha et les légions romaines menées par le consul Métellus, reproduite dans une édition publiée par Joachin Ibarra à Madrid en 1772.
© Éditions Allia, Paris, 2017.

"DE LA RÉPUBLIQUE, SEUL LE NOM SUBSISTE ENCORE"

Rem publicam verbo retinemus,
re ipsa jam pridem amisimus.
Cicéron, *La République*, Livre V, ch. I.

C'EST vraisemblablement après l'assassinat de César que Salluste abandonna la vie politique pour se consacrer à l'écriture. Privé de son protecteur et déconsidéré par différents scandales, en particulier les concussions dont il s'était rendu coupable en tant que gouverneur de Numidie, il se trouvait contraint d'arrêter une carrière qui ne lui avait jamais vraiment réussi. Il eut dès lors tout loisir de contempler le chaos qui régnait à Rome. La lutte des partis, qui agitait depuis si longtemps l'État, atteignait son paroxysme. La République agonisait. Soucieux d'acquérir une gloire que la politique ne lui avait pas donnée, et désireux d'explorer les causes du désastre, il se tourna vers l'histoire. Dans ses deux monographies, *La Conjuration de Catilina* et *La Guerre de Jugurtha*, tout comme dans ses *Histoires*, dont nous n'avons conservé que des fragments, c'est à des périodes dramatiques qu'il s'intéresse, à des événements qui devaient précipiter le déclin et la chute d'un régime politique vieux de presque cinq siècles.

Le titre de sa seconde monographie, le *Bellum Jugurthinum*, laisse attendre un récit d'opérations militaires ; néanmoins, sa portée est peut-être avant tout politique, comme le suggère la préface : "J'entreprends d'écrire la guerre que le peuple romain mena contre le roi des Numides, Jugurtha, d'abord parce qu'elle fut grande et terrible, et que son issue fut longtemps incertaine,

ensuite parce que c'est pendant cette guerre que s'éleva pour la première fois une opposition à l'insolence de la noblesse ; cette lutte politique occasionna un bouleversement de toutes les lois divines et humaines, et atteignit un tel degré de fureur que la discorde entre les citoyens ne prit fin qu'avec la guerre civile et la dévastation de l'Italie." De guerre il sera bien question, mais l'auteur s'attarde davantage sur ce qui semble être le principal sujet de son œuvre, les luttes intérieures qui opposent le parti populaire aux *optimates*.

Dans ces lignes programmatiques, ce n'est pas sans une certaine jubilation que Salluste évoque la contestation de l'oligarchie. Et tout au long de l'ouvrage, il ne ménage pas ses attaques contre les nobles, qu'il considère comme responsables du déclenchement et de l'enlisement de la guerre. N'était-ce pas à leur contact que Jugurtha, prince jadis plein de vertus, avait commencé à nourrir des ambitions criminelles ? Ne s'étaient-ils pas laissé corrompre par les distributions d'argent qu'ils avaient eux-mêmes conseillées ? Outre ces accusations circonstanciées, Salluste se déchaîne contre une élite qui confisque les magistratures et oublie le bien public pour ne plus rechercher que les honneurs et les richesses, n'hésitant pas à massacrer tous ceux qui s'opposent à ses intérêts. À cette caste d'héritiers incapables qui fondent leurs carrières sur le prestige de leurs ancêtres, il oppose Marius, l'homme nouveau, qui brandit sa *virtus* et son intégrité pour revendiquer le droit de gouverner. Son discours devant le peuple, un des grands moments de l'œuvre, est un terrible réquisitoire contre l'oligarchie, au même titre que celui de Memmius.

Faut-il pour autant regarder le *Bellum Jugurthinum* comme une œuvre de propagande, celle d'un césarien

qui restait avant tout un *popularis* ? Il semble au contraire que Salluste, en se retirant de la vie politique, ait pris de la hauteur pour atteindre une forme d'objectivité nécessaire à sa crédibilité d'historien. Ses portraits, si réussis, sont toujours nuancés et, de même qu'il ne répugne pas à souligner les vertus de certains nobles tels que Métellus et Sylla, il n'épargne pas Marius, dont l'immense ambition s'appuie sur l'intrigue et la démagogie. La plèbe non plus n'échappe pas à ses traits, qui, lorsqu'elle est en position de force, se laisse aller aux mêmes abus que la noblesse. On a souvent voulu faire de Salluste le chantre du parti populaire. Il est plutôt le pourfendeur d'une classe politique gangrenée par l'esprit de parti.

La critique des acteurs du pouvoir participe d'une perspective moraliste qui ne manque pas d'étonner au regard de ce que l'on sait de la carrière de l'auteur. Salluste déplore l'évolution qui a conduit Rome des anciennes vertus du *mos majorum* – frugalité, piété, sens du sacrifice – à la décadence des temps nouveaux, marqués par la sensualité, la cupidité et l'ambition. Ces analyses, assorties de l'éloge traditionnel du bon vieux temps, peuvent sembler un peu communes et faciles, mais elles ne sont pas dénuées de justesse sous la plume d'un auteur qui interroge les causes d'une crise de régime : la République, dont le nom même suppose l'intérêt commun, se trouvait fragilisée par l'avidité d'une élite qui avait fait de la corruption une pratique habituelle ; et ses institutions, qui visaient à limiter dans le temps l'exercice du pouvoir, ne pouvaient résister à l'assaut sans cesse renouvelé des ambitions personnelles.

Les réflexions politiques et morales ne doivent pas faire oublier la dimension esthétique de l'œuvre, qui vaut à Salluste de faire entrer l'histoire romaine en

littérature. À la différence de ses prédécesseurs, dont les récits annalistiques étaient portés par une prose sans saveur, il s'approprie la matière historique, qu'il stylise avec expressivité et sens de la mise en scène. On admire la variété et la richesse du propos : préambule d'allure philosophique, récits de batailles, portraits, lettres, discours, digressions politiques et géographiques relancent constamment l'intérêt du lecteur, et leur ordonnance, qui préserve l'unité du texte, révèle un grand art de la composition. Mais c'est surtout grâce à son style que Salluste fait accéder l'histoire au rang d'œuvre littéraire. Influencé par le grec de Thucydide, il invente une nouvelle langue latine, tout en brièveté, densité et dissymétrie, bien éloignée de l'éloquence que Cicéron avait mise à la mode, avec ses amples périodes harmonieusement cadencées. Faut-il voir à travers ce choix d'écriture un prolongement de la haine politique que notre auteur vouait au porte-voix de l'aristocratie ? Nous préférons y trouver la marque de son génie, et admirer la création d'une prose dont les aspérités épousent celles de la réalité étudiée.

De sa plume nerveuse et tourmentée, forgée pour évoquer les conflits qui déchirent l'État ou la conscience des hommes, Salluste offre le tableau saisissant d'un monde qui chavire. Retraçant le mouvement qui, des Gracques aux guerres civiles, verra Rome tourner la page de la République pour commencer celle de l'Empire, il nous invite à une réflexion sur les dérives des régimes en crise.

NICOLAS GHIGLION

I. C'EST à tort que les hommes se plaignent de leur nature, sous prétexte que, fragile et éphémère, elle est gouvernée par le hasard plutôt que par le mérite. Au contraire, en réfléchissant bien, on ne saurait trouver rien de plus grand ni de plus remarquable, et on s'apercevrait que ce qui manque à la nature humaine, c'est l'énergie plus que la force ou le temps.

La vie des hommes est guidée et dominée par l'âme. Lorsqu'elle s'avance vers la gloire par la voie du mérite, elle est revêtue de bien assez de force, de pouvoir et d'éclat, et n'a pas besoin de la Fortune, car celle-ci ne peut donner ni arracher à quiconque la probité, l'énergie et les autres qualités morales. Mais qu'arrive-t-il si, possédé par des passions mauvaises, l'homme se perd dans l'oisiveté et les plaisirs du corps ? Lorsqu'il a joui quelque temps de ces dérèglements pernicieux, une fois sa vigueur, son temps et son talent dissolus dans l'inaction, c'est la faiblesse de sa nature qu'il accuse : chacun attribue aux circonstances les fautes dont il est lui-même coupable. Si les hommes se préoccupaient du bien autant qu'ils recherchent ce qui leur est étranger, inutile, et souvent même dommageable, ils seraient moins esclaves que maîtres des événements ; et ils se hisseraient si haut que, dépassant leur condition mortelle, ils trouveraient, nimbés de gloire, leur place dans l'éternité.

II. L'homme étant composé d'un corps et d'une âme, tout ce que nous possédons, tout ce que nous convoitons participe de la nature du corps ou de l'esprit. Ainsi la beauté, la richesse, la force physique et tous les autres

avantages de ce genre ne tardent pas à se dissiper ; mais les œuvres éclatantes de l'intelligence sont, à l'image de l'âme, immortelles. Enfin, de même qu'ils ont un commencement, les biens du corps et de la fortune ont un terme ; tout ce qui naît meurt, et tout ce qui grandit vieillit ; l'âme, incorruptible, éternelle, guide du genre humain, dirige et contrôle toutes choses sans être elle-même contrôlée par rien. Aussi doit-on d'autant plus s'étonner de la dépravation de ceux qui, livrés aux plaisirs du corps, passent leur vie dans le luxe et la paresse, laissant l'intelligence, la meilleure et la plus noble part de la nature humaine, s'engourdir dans l'ignorance et l'inertie, et cela quand l'esprit dispose de tant de moyens divers pour leur procurer la gloire la plus haute.

III. Parmi ces moyens, je pense que les magistratures, les commandements militaires, en un mot toutes les charges publiques, ne doivent en aucun cas être recherchés à notre époque[1] : les honneurs n'y sont pas attribués au mérite et lorsqu'on les obtient par des voies illégales, on ne jouit pas pour autant d'une sécurité ou d'une considération plus grande. Car faire usage de la violence pour gouverner parents et patrie, dût-on y réussir et réformer des abus, cela n'est pas sans danger, d'autant plus que toute révolution apporte son lot de meurtres, d'exils et d'autres événements funestes[2]. Quant à fournir des efforts en vain et n'obtenir rien d'autre que la haine

1. Le *Bellum Jugurthinum* fut composé dans la période troublée qui suivit l'assassinat de César, plus précisément au début du gouvernement tyrannique des Triumvirs (43-42 av. J.-C.). (Toutes les notes sont du traducteur.)
2. Allusion probable aux proscriptions décidées par les Triumvirs.

comme prix de ses fatigues, voilà qui est le comble de la folie ; à moins que d'aventure on ne soit gouverné par le désir honteux et pernicieux de sacrifier son honneur et sa liberté à l'ambition de quelques individus.

IV. Parmi les autres activités qui relèvent de l'intelligence, le récit des événements passés fait partie des plus utiles. Nombreux sont ceux qui en ont vanté le mérite, je crois donc pouvoir m'en abstenir ; cela m'évitera en même temps de laisser penser que, cédant à l'arrogance, je me glorifie moi-même en louant l'étude que j'ai choisie. Mais puisque j'ai décidé de passer ma vie loin des affaires publiques, je crois qu'il y aura des gens pour soutenir que mes travaux, pourtant si importants et utiles, ne sont que des passe-temps d'homme oisif. C'est ce que diront très certainement ceux dont l'activité essentielle consiste à courtiser la plèbe et à rechercher sa faveur en lui offrant des festins. Qu'ils songent donc à l'époque où j'ai obtenu mes magistratures, aux hommes qui n'ont pu atteindre les mêmes honneurs et au genre d'individus qui depuis sont parvenus au Sénat[1] ! Alors, ils ne manqueront pas de reconnaître que ce n'est pas la paresse mais la raison qui m'a fait changer de vocation, et que la République profitera davantage de mon loisir que de l'activité politique des autres.

Comme on me l'a souvent raconté, Q. Maximus, P. Scipion[2] et d'autres parmi nos illustres concitoyens

1. Gaulois et hommes de basse condition que César, puis Antoine, firent entrer dans cette assemblée.
2. Q. Fabius Maximus, dit *Cunctator* (le Temporisateur), et P. Cornelius Scipion, dit l'Africain, sont deux héros de la deuxième guerre punique (218-202 av. J.-C.).

avaient coutume de dire qu'à la vue des portraits[1] de leurs ancêtres, leur esprit s'enflammait d'un puissant amour pour la vertu. Bien entendu, cette cire ou ces images ne possédaient pas en elles-mêmes un si grand pouvoir ; mais le souvenir d'actions glorieuses attisait dans le cœur de ces grands hommes une flamme qui ne pouvait diminuer avant qu'ils aient, par leur mérite, égalé la réputation et la gloire de leurs modèles. Avec nos mœurs actuelles, au contraire, y a-t-il un seul homme qui rivalise avec ses ancêtres en probité et en activité plutôt qu'en richesses et en dépenses ? Même les hommes nouveaux[2], qui jadis l'emportaient en mérite sur la noblesse, s'efforcent aujourd'hui d'obtenir commandements et honneurs non par leurs vertus, mais par les complots et les brigandages ; comme si la préture, le consulat et tous les autres titres avaient en eux-mêmes leur éclat et leur grandeur, indépendamment de la valeur de leurs détenteurs.

Mais je me suis laissé emporté trop loin, poussé par le chagrin et le dégoût que m'inspirent les mœurs de mes concitoyens : je reviens maintenant à mon sujet.

v. J'entreprends d'écrire la guerre que le peuple romain mena contre le roi des Numides, Jugurtha, d'abord parce qu'elle fut grande et terrible, et que son issue fut longtemps incertaine, ensuite parce que c'est pendant

1. Les nobles romains conservaient pieusement dans leur atrium les portraits de leurs ancêtres qui avaient exercé de hautes charges. Masques de cire modelés d'après les traits des défunts, ces *imagines* pouvaient être sorties et exhibées à l'occasion de cérémonies particulières comme les enterrements.
2. Pendant la période républicaine, on appelait *homines novi* les citoyens d'origine plébéienne qui étaient les premiers de leur famille à obtenir une magistrature curule, notamment le consulat.

cette guerre que s'éleva pour la première fois une opposition à l'insolence de la noblesse ; cette lutte politique occasionna un bouleversement de toutes les lois divines et humaines, et atteignit un tel degré de fureur que la discorde entre les citoyens ne prit fin qu'avec la guerre civile et la dévastation de l'Italie.[1] Mais avant d'aborder un récit de cette ampleur, je reviendrai rapidement sur les faits qui ont précédé, afin que l'on puisse appréhender plus clairement et plus distinctement l'ensemble de mon propos.

Durant la deuxième guerre punique, qui vit le général carthaginois Hannibal porter à la puissance italienne la plus rude atteinte qu'elle eût jamais subie depuis l'établissement de la grandeur romaine, Massinissa, le roi des Numides, reçu dans notre amitié par P. Scipion, celui que sa valeur fit plus tard surnommer l'Africain, s'était distingué par de nombreux exploits militaires. En récompense, après la défaite des Carthaginois et la capture de Syphax[2], dont l'empire en Afrique était vaste et puissant, le peuple romain fit don à ce roi de toutes les villes et territoires qu'il avait conquis. Ainsi, les relations d'amitié que Massinissa entretint avec nous restèrent jusqu'au bout solides et loyales. Mais son règne finit avec sa vie. Après lui, ce fut son fils Micipsa qui hérita seul du royaume, ses frères Mastanabal et Gulussa étant morts de maladie. Micipsa eut deux fils, Adherbal et Hiempsal ; quant à Jugurtha, le fils de son frère Mastanabal, que

1. Allusion à la guerre sociale (91-88 av. J.-C.) qui opposa les Romains à leurs alliés italiens, et à la guerre civile qui mit aux prises le parti populaire de Marius et les tenants de l'ordre aristocratique dirigés par Sylla (88-87 av. J.-C. et 83-82 av. J.-C.).
2. Roi de Numidie occidentale, qui fut l'allié des Romains pendant la deuxième guerre punique, avant de se ranger du côté des Carthaginois.

Massinissa avait privé des droits au trône parce qu'il était né d'une concubine, il le fit élever dans sa maison avec les mêmes soins que ses propres enfants.

VI. À peine adolescent, Jugurtha se distingua par sa force, la beauté de son visage, et surtout la vigueur de son intelligence. Il ne se laissa corrompre ni par le luxe ni par l'oisiveté : suivant l'usage de son peuple, il montait à cheval, lançait le javelot, et luttait à la course avec les garçons de son âge ; ses succès le plaçaient devant les autres, mais les autres l'aimaient. Il passait le plus clair de son temps à la chasse et était le premier – ou parmi les premiers – à frapper le lion ou les autres bêtes sauvages ; toujours prompt à agir, il ne se vantait jamais.

Micipsa s'était d'abord réjoui de ces débuts, car il pensait que la valeur de Jugurtha donnerait de l'éclat à son règne ; mais il prit bientôt conscience que sa vie se trouvait désormais derrière lui, que ses enfants étaient encore petits, tandis que le jeune homme gagnait tous les jours en force. Cette situation le troublait fort et agitait en son cœur bien des réflexions. Il redoutait la nature des hommes, toujours avides de pouvoir et enclins à assouvir leurs désirs ; il y avait aussi son grand âge et la jeunesse de ses enfants, qui offraient d'alléchantes perspectives, susceptibles de séduire même les moins ambitieux ; il savait enfin l'ardente affection des Numides pour Jugurtha, qui lui faisait craindre une révolte ou une guerre civile au cas où il attenterait aux jours d'un tel personnage.

VII. Assailli par ces difficultés, il voyait bien qu'il ne pourrait se débarrasser d'un homme aussi populaire par la violence ou la ruse ; mais comme Jugurtha aimait les combats et était épris de gloire militaire, il résolut de l'exposer

aux périls et de tenter la Fortune par ce moyen. Durant la guerre de Numance[1], Micipsa devait dépêcher des renforts de cavaliers et de fantassins auprès des Romains ; dans l'espoir que Jugurtha tomberait rapidement, victime de son courage ou de la fureur des ennemis, il le plaça à la tête des Numides qu'il envoyait en Espagne. Mais les événements déjouèrent tous ses plans.

Jugurtha avait un esprit vif et pénétrant. Une fois qu'il eut compris le caractère de P. Scipion[2], qui commandait alors l'armée romaine, et les habitudes des ennemis, son travail assidu, ses efforts incessants, son obéissance pleine de modestie et ses fréquentes incursions au-devant du danger lui valurent très vite une si grande renommée qu'il devint le favori des nôtres et la terreur des Numantins. En effet, chose difficile entre toutes, il parvenait à concilier la bravoure au combat et la sagesse au conseil, quand d'ordinaire celle-ci transforme la prudence en crainte, et celle-là l'audace en témérité. Aussi le général confiait-il à Jugurtha presque toutes les tâches difficiles ; il le considérait comme un ami et entourait chaque jour un peu plus de son affection cet homme qui réussissait tout ce qu'il concevait ou entreprenait. À ces qualités s'ajoutaient sa générosité et son ingéniosité, qui lui avaient attaché, par un lien de fraternelle amitié, bon nombre de Romains.

VIII. À cette époque, notre armée comptait beaucoup d'hommes nouveaux et de nobles qui préféraient la

1. La guerre de Numance – ville du nord de l'Hispanie – s'inscrit dans le contexte des guerres difficiles que les Romains menèrent pendant plus de vingt ans contre les Celtibères (154-133 av. J.-C.).
2. Il s'agit de Scipion Émilien, surnommé le Second Africain après sa victoire dans la troisième guerre punique et la destruction de Carthage (146 av. J.-C.).

richesse au bien et à l'honnêteté ; intrigants à Rome, influents auprès des alliés, ils étaient plus célèbres qu'estimés. Ces individus enflammaient l'esprit peu commun de Jugurtha en lui promettant que si le roi Micipsa venait à mourir, il exercerait seul le pouvoir sur la Numidie : "Ta valeur est exceptionnelle, disaient-ils, et à Rome, tout est à vendre."

Après la destruction de Numance, P. Scipion décida de renvoyer les troupes auxiliaires et de rentrer à Rome ; devant l'assemblée des soldats, il couvrit Jugurtha de présents et de louanges, puis l'emmena dans sa tente. Là, le prenant à part, il lui conseilla de cultiver l'amitié du peuple romain – celle de l'État plutôt que celle des particuliers – et de ne pas s'habituer à prodiguer ses largesses : il était dangereux d'acheter à quelques-uns ce qui appartenait à tous ; s'il restait fidèle à sa conduite, la gloire et la royauté lui reviendraient d'elles-mêmes ; mais s'il allait trop vite, ce serait justement son argent qui provoquerait sa perte.

IX. Après ce discours, il le congédia avec une lettre à remettre à Micipsa. Voici ce qu'elle contenait : "Ton Jugurtha a montré une valeur vraiment exceptionnelle pendant la guerre de Numance ; voilà de quoi te réjouir, j'en suis sûr. Ses mérites nous l'ont rendu cher, et nous mettrons tout en œuvre pour qu'il le soit également au Sénat et au peuple romain. En vérité, je te félicite, au nom de notre amitié : tu as là un homme digne de toi et de son aïeul Massinissa."

À la lecture de cette lettre, le roi eut confirmation de ce que la rumeur lui avait appris. Le courage de Jugurtha et l'estime dont il jouissait l'ébranlèrent et changèrent ses sentiments : décidé à le gagner par ses bienfaits, il l'adopta